

Jean LETHIELLEUX, *Ouargla cité saharienne, des origines au début du XX<sup>e</sup> siècle*. Doc. d'hist. maghr., vol. IV, Préf. de Ch. de La Véronne. Paris, Geuthner, 1983. 16 × 24 cm., 298 p., 31 illustr.

L'ouvrage du P. Jean Lethielleux se présente comme une monographie d'histoire locale dans laquelle l'auteur se propose de regrouper des données éparses fournies par les auteurs arabes anciens, — historiens, géographes ou simples voyageurs —, et par divers spécialistes des sciences humaines concernés par l'histoire du Maghreb. A cet ensemble de documents écrits, il ajoute la consultation d'archives privées, ses propres observations ethnographiques de terrain et le témoignage de la tradition orale, recueillie et explorée en sympathie et en collaboration avec des connaisseurs, habitants de Ouargla. Son séjour dans la région de l'Oued Mya, de 1957 à 1960, ne représente d'ailleurs qu'une courte période de la longue expérience saharienne de J. Lethielleux.

Comment l'auteur parvient-il à organiser une documentation éparsée, fragmentaire et hétérogène ?

— Il pose d'abord un cadre chronologique rappelant les grandes articulations classiques de l'histoire maghrébine où vient s'inscrire la chronique des faits locaux. Le découpage en chapitres s'effectue généralement par rapport à ces dates de référence, internes ou externes à l'histoire de la cuvette de l'oued Mya.

— Il s'établit ainsi un va-et-vient constant entre le rappel des faits saillants de l'histoire générale, qui donne son sens aux événements dont la région de l'oued Mya est le théâtre, et l'exposé des vicissitudes et des péripéties de l'histoire locale. L'analyse de ces dernières apporte une confirmation et une illustration concrète des mécanismes socio-politiques posés depuis longtemps comme traits caractéristiques de l'histoire des royaumes et des dynasties du Maghreb, posés en particulier par Ibn Khaldoun auquel il est fréquemment fait référence.

— Face à une documentation lacunaire, l'auteur procède comme certains archéologues. Il utilise l'observation et la connaissance des faits contemporains pour valider ou infirmer les hypothèses historiques. Il y a chez J. Lethielleux un très grand souci de contrôler sur place, et en personne, l'apport des documents. Ces derniers sont confrontés aux situations concrètes. L'histoire locale s'accommode bien de cette démarche qui soumet la documentation à la connaissance active et raisonnée du milieu.

Voilà pour la méthode. Il apparaît, par ailleurs, que l'ouvrage fonctionne de fait sur deux registres : le corps du texte qui représente environ deux tiers de l'ouvrage, et les notes, qui occupent le dernier tiers. Au corps du texte est généralement réservé l'exposé de l'histoire événementielle. Dans les notes, l'auteur confie ses objections (n. 2 p. 80, n. 1 p. 111, par exemple), ses critiques (n. 3, p. 48, n. 3, p. 188, n. 1, p. 196) et ses corrections (n. 6, p. 104, n. 2, p. 133, n. 1, p. 209) des auteurs convoqués à l'élaboration de sa recherche. C'est également dans les notes que J. Lethielleux, modestement, explicite ses apports les plus originaux. Soit qu'ils relèvent de sa sagacité critique, soit qu'ils proviennent de sa découverte d'inédits locaux ou de l'exploitation de rapports ou de matériaux inédits (A. Le Châtelier, divers documents et archives des Pères Blancs réunis sous le nom de Documents du Mzab, ainsi que ses propres recherches sur les Ouled Naïl).

L'intérêt de ce livre réside pour une part appréciable dans une infinité de détails (rituels, pratiques de magie, croyances, techniques diverses, éléments de biographie concernant des individus qui ont marqué l'histoire de la cité etc.) dont il est impossible de rendre compte dans une recension. Ce foisonnement d'observations aurait mérité une signalisation plus claire, interne à chaque chapitre (intertitres, hiérarchisation des thèmes traités, par exemple), et l'établissement de plusieurs index différenciés qui en faciliteraient l'exploitation. Peut-être que cette dernière pratique aurait également conduit à plus de rigueur dans la transcription des noms et des termes en langues vernaculaires. Ils ont été recueillis dans leurs diverses réalisations phoniques et graphiques, ce qui relève d'un choix défendable, sous réserve de commentaires sinon de normalisations et d'un minimum de cohérence dans la notation (des occlusions glottales et des pharyngales, des emphatiques et des non emphatiques pour ne citer que les exemples les plus criants).

Donc plutôt que d'établir un catalogue des apports de l'auteur, on a choisi de proposer, sur la base des matériaux qu'il donne et des commentaires qu'il fait, les grandes lignes d'une lecture possible de son ouvrage.

Dans les premiers chapitres, J. Lethielleux a bien mis en évidence, à la suite de M. Mercier et contrairement à d'autres prédécesseurs, l'existence de différents sites antérieurs à Ouargla. On est amené à distinguer trois phases dans l'histoire de la cuvette de l'oued Mya; elles illustrent les rapports de deux partenaires, à savoir : les citadins et les tribus nomades environnantes. Il s'y profile également une catégorie sociale qui est absente du modèle dualiste d'Ibn Khaldoun, celle des cultivateurs. Classe sans pouvoir, — ce qui n'exclut pas la jacquerie —, elle n'en remplit pas moins une fonction économique décisive : la culture du palmier.

La première phase est une phase d'équilibre dans une complémentarité maîtrisée par les citadins. Les Abadites (nous préférons cette orthographe simplifiée à la transcription de l'auteur qui transcrit le *dād* étymologique par le groupe *dh*) pionniers ou réfugiés, d'origine citadine orientale, arrivent armés d'une foi de minoritaires combattifs et portés au prosélytisme, possesseurs d'une culture juridique et d'un savoir économique qui leur permettent de transformer une situation d'exil dans une zone apparemment difficile en une base de domination économique et politico-religieuse. Ceci s'est effectué dans une conjoncture favorable coïncidant avec le développement des états noirs au Sud du Sahara. La prospérité de la cuvette de l'oued Mya se construira sur le développement de la culture déjà ancienne du palmier-dattier, mais bien plus encore sur le commerce de l'or et des esclaves. Ce dernier est assuré sous la protection des nomades, dans une connaissance commune, semble-t-il, des « bonnes » pistes, et s'appuie sur de « bonnes » alliances, avec, en particulier, la colonie juive du Touat.

La deuxième phase s'ouvre sur la construction de la cité de Ouargla par un petit groupe d'habitants rescapés de la destruction de Sadrata. Ce qui caractérise d'emblée la nature sociologique de ce nouveau centre, c'est l'hétérogénéité ethnique et religieuse. Elle s'inscrit dans l'établissement de trois quartiers, eux-mêmes plus ou moins composites, et ne sera jamais éradiquée. Il semble qu'à la création de la cité, les Abadites arbitraient les compétitions. Mais cette fonction va leur échapper avec la progression sunnite et maraboutique. L'hétérogénéité devient conflictuelle à l'intérieur des murs et les factions en présence se cherchent des alliés extérieurs parmi les Nomades. Ces derniers, autrefois simples auxiliaires ou associés, tendent, du fait de leurs propres compétitions intertribales, à gérer les conflits citadins à leur

profit. Le rapport de clientèle s'inverse peu à peu au point de voir les Nomades, anciens donneurs de femmes, devenir des preneurs, preneurs aussi de propriétés foncières et preneurs de tributs. A l'évocation des seuls conflits de Ouargla avec ses Nomades, il faut ajouter les conflits de la cité avec ses rivales, Biskra, Toggourt et Ngousa, par exemple, ce qui implique à un autre niveau l'intervention des Nomades. L'ensemble de ce champ de conflits en chaîne est enfin soumis aux tendances hégémoniques des royaumes maghrébins successifs.

La troisième phase est caractérisée par le fait qu'aucune autorité tierce, interne ou externe à la cité, n'arrive à s'imposer comme force d'arbitrage pour neutraliser le rapport agonistique nomade-citadin. Cet échec intervient sur un fond d'économie en déroute, les routes commerciales vers l'Afrique noire s'étant déplacées vers l'Est à la fin du XV<sup>e</sup> siècle.

On aura compris qu'il y a un peu de la méthode de J. Berque dans le travail de J. Lethielleux, en ce sens qu'il a visé « les intérieurs », c'est-à-dire qu'il a mis l'accent sur les documents révélateurs des mentalités maghrébines ou leurs représentations, sans pour autant perdre le souci de les confronter avec le regard extérieur.

Les paliers du déroulement historique, qui vont des individus aux groupes de plus en plus élargis jusqu'aux centres urbains du pouvoir royal intégrateur, J. Lethielleux nous les montre en interaction permanente : jeux ascendants et descendants des compétitions, des confrontations et des rapports de force, enclavés-désenclavés, directement ou indirectement, par le pôle à tendance monopolistique des divers « Grands » eux-mêmes en opposition.

Par cet ouvrage, J. Lethielleux tend à prendre sa part de la construction en cours d'une anthropologie historique du Maghreb.

Claude-H. BRETEAU et Arlette ROTH  
(C.N.R.S., Paris)

Jean DELHEURE, *Faits et dires du Mzab. Timğğa d-Yiwaln n At-Mzab*. Paris, Selaf, 1986 (« Etudes ethno-linguistiques Maghreb-Sahara »). 322 p.

Le Mzab (8 000 km<sup>2</sup>), situé à 600 kms au sud d'Alger, apparaît comme un lieu isolé, au paysage inhospitalier; une terre ravinée par les eaux et les vents de sable, appelée précisément *Chebka*, ou « filet ». Les habitants eux-mêmes disent de leur région qu'elle « n'a pas de voisine », et que « ses vallées sont des vallées d'exil » (p. 42). Leurs ancêtres — berbérophones ibâdhites — en firent leur refuge après la chute de Tahert (X<sup>e</sup> siècle). Dès le siècle suivant, leur pentapole était construite, avec Ghardaïa pour ville principale; plus tard (XVII<sup>e</sup> siècle) deux « colonies » y furent adjointes. Bref, et quelles qu'aient été les difficultés rencontrées tout au long des années, les Mozabites atteignaient, en 1976, le nombre de 70 000, soit 70 % de la population totale du Mzab, le reste appartenant à des groupes arabophones de religion musulmane orthodoxe (malékite). Bien intégrés de nos jours dans la communauté algérienne, les Mozabites n'en gardent pas moins leur spécificité socio-religieuse, ainsi qu'en témoignent ces *Faits et dires* recueillis dans le parler zénète local, le *tumzabt*, entre les années 1947 et 1958, et au cours de 1976.

Jean Delheure a en effet passé de longues années de sa vie professionnelle au Mzab, consacrant ses loisirs à l'étude des deux langues du pays, l'arabe et le berbère (p. 13). Il a su, de toute